

INÈS DE CASTRO

TRAGÉDIE

LA MOTTE, Antoine-Houdard de

1723

INÈS DE CASTRO

TRAGÉDIE

par M. Houdart de La Motte de
l'Académie française

chez Grégoire DUPUIS, rue Saint Jacques, à la Fontaine et à la
Couronne d'Or et François FLAHAULT, quai des Augustins, au
coin de la rue Pavée, au Roi du Portugal.

M. DCC. XXIII.

Représentée pour la première fois le 06 avril 1723 au
Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain par la troupe
de la Comédie française.

ACTEURS

ALPHONSE, roi du Portugal, surnommé le Justicier.
LA REINE.
CONSTANCE, fille de la Reine, promise à Don Pedre.
DON PEDRE, fils d'Alphonse.
INÈS, fille d'honneur de la Reine, mariée secrètement à Don Pedre.
DON RODRIGUE, prince du Sang du Portugal.
DON ENRIQUE, grand du Portugal.
DEUX GRANDS de PORTUGAL.
L'AMBASSADEUR du Roi de Castille.
DON FERNAND, domestique de Don Pedre.
La GOUVERNANTE.
Deux ENFANTS.
Un garde.

La scène est à Lisbonne, dans le palais d'Alphonse.

ACTE I

SCÈNE I.

**Alphonse, la reine, Inès, Rodrigue, Henrique,
et plusieurs courtisans.**

ALPHONSE.

Mon fils ne me suit point ! Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits.
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire.
Vôtre valeur, Henrique, eût part à sa victoire.
5 Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur.
Reine, de Ferdinand, voici l'ambassadeur.

SCÈNE II.

**Alphonse, la reine, Inès, Rodrigue, Henrique,
et plusieurs courtisans, l'ambassadeur de
Castille, et sa suite.**

L'AMBASSADEUR.

La gloire dont l'infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, est chère à la Castille,
Seigneur ; et Ferdinand par ses ambassadeurs
10 S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire suprême,
Qui dans un successeur vous reproduit vous même.
Qu'il est doux aux grands rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux !
15 De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes ;
De voir croître leur nom toujours plus redouté ;
Sûrs de vaincre longtemps par leur postérité.
Don Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
20 Vous vit des Africains terrasser l'insolence ;
Cent fois, brisant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire inonder vos sillons ;
Vous traciez la carrière où son courage vole ;
Et vos nombreux exploits ont été son école,
25 Dès que vous remettez votre foudre en ses mains,
Il frappe ; et de nouveau tombent les Africains :

Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres sont liés :
30 La victoire est commune entre des alliés ;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre roi m'est uni du plus étroit lien :
Sa mère de son trône a passé sur le mien ;
35 Et le même traité qui me donna sa mère,
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frère.
Cet hymen que hâtaient mes vœux les plus constants,
Par l'horreur des combats, retardé trop longtemps,
Rassemblant aujourd'hui l'allégresse et la gloire,
40 Va s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux, que Ferdinand applaudisse au vainqueur,
Que lui même a choisi pour l'époux de sa soeur !
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez ; de mes desseins instruisez la Castille,
45 Faites savoir au roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'infant.

SCÈNE III.

Alphonse, la reine, Inès.

ALPHONSE.

Oui, Madame, Constance avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
50 Aurait dû de mon fils faire aussi son époux :
Mais je ne pus alors lui refuser la grâce
Que de l'amour d'un père implora son audace :
Il n'éloignait l'honneur de recevoir sa foi,
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle et de moi.
55 Moi-même armant son bras, j'animai son courage.
La fortune est souvent compagne de son âge ;
Je prévis qu'il ferait ce qu'autre fois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, grâce au ciel, passé mon espérance ;
60 Des Africains domptés, implorant ma clémence,
La moitié suit son char, et gémit dans nos fers ;
Le reste tremble encore au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joie !
Et, tandis que pour lui mon transport se déploie,
65 Mes sujets enchantés, enchérissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur roi.
Madame, il est enfin digne que la princesse
Lui donne avec sa main l'estime et la tendresse.
Ce noeud va rendre heureux au gré de mes souhaits,
70 Ce que j'ai de plus cher, mon fils et mes sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur ; de votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un soupçon inquiet ;
Et je crains dans son coeur quelque obstacle secret,
75 Auprès de la princesse il est presque farouche :
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche ;
Et, de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas aperçu sa beauté.
S'il résistait, Seigneur...

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage.
80 Excusez la fierté de ce jeune courage.
C'est un héros naissant de sa gloire frappé ;
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe coeur dissipera l'ivresse.
85 D'un heureux hyménée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mépris.
Eh ! Qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence,
Dût des ambassadeurs honorer l'audience !
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
90 Des traités que son coeur refuse de sceller.
S'il résistait, seigneur...

ALPHONSE.

S'il résistait, madame !
De quelle incertitude alarmez-vous mon âme ?
Mon fils, me résister ! Juste ciel ! J'en frémis ;
Mais bientôt le rebelle effacerait le fils,
95 S'il poussait jusques-là l'orgueil de sa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de gloire,
Je lui ferais sentir que les plus grands exploits,
Que le sang ne l'a point affranchi de mes lois ;
Que, lorsqu'à mes côtés mon peuple le contemple,
100 C'est un premier sujet qui doit donner l'exemple ;
Et qu'un sujet sur qui se tournent tous les yeux,
S'il n'est le plus soumis, est le plus odieux.
L'auguste autorité sur notre front empreinte
Ne peut impunément souffrir la moindre atteinte ;
105 Et c'est quand il s'agit d'accomplir un traité,
Qu'il en faut soutenir toute la majesté.
Oui, chez les souverains dignes du diadème,
Leur parole sacrée est le seul droit suprême ;
Et s'il fallait choisir, je ferais voir qu'un roi
110 N'a point à balancer entre un fils et sa foi.
Mais, Madame, écartons de funestes images.
D'un coupable refus rejetez ces présages.
Je vais à la princesse annoncer mon dessein ;
Et j'en avertirai mon fils, en souverain.

SCÈNE IV.

La Reine, Inès.

LA REINE.

115 Tandis qu'à mon époux j'adresse ici mes plaintes,
Inès, vous entendez ses desseins et mes craintes ;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez m'informer
Du mystère fatal dont je dois m'alarmer.
Vous avez de l'infant toute la confiance.
120 Je ne jouirais pas sans vous de sa présence.
S'il honore ma cour, ses yeux toujours distraits,
Paraissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inès.
De grâce éclairez de trop justes alarmes.
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de charmes ?
125 À ce coeur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau ?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mère !
Les coeurs à son aspect partagent mes transports ;
130 La nature a pour elle épuisé ses trésors ;
De cent dons précieux l'assemblage céleste,
De ses propres attraits l'oubli le plus modeste ;
La vertu la plus pure empreinte sur son front,
Me devraient-ils encor laisser craindre un affront !

INÈS.

135 Madame, croyez-vous le prince si sauvage
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage ?
Jusques dans ses secrets je ne pénètre pas ;
Mais avec moi souvent admirant tant d'appas,
Et de tant de vertus reconnaissant l'empire,
140 Ce que vous en pensez, il aimait à le dire.

LA REINE.

Eh ! Pourquoi, s'il l'aimait, ne le dire qu'à vous ?
Craignez en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois : ce n'est point la princesse qu'il aime.
Il vous parle de vous.

INÈS.

Ciel de moi !

LA REINE.

De vous-même.
145 Je vous crois son amante ; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le coeur que ma main doit frapper.
Car je veux bien ici vous découvrir mon âme ;
Celle qui de dom Pedre entretiendrait la flamme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
150 À ma fille oserait disputer son époux,
Victime dévouée à toute ma colère,
Verrait où peut aller le transport d'une mère.

Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos ;
Je ne connais qu'en elle et les biens et les maux ;
155 Il n'est, pour la venger, nul frein qui me retienne ;
Son affront est le mien ; sa rivale est la mienne ;
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armerait ma douleur.
Songez-y donc : sachez ce que le prince pense.
160 Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime ; ou je m'en prends à vous.

SCÈNE V.

INÈS.

Ô ciel, qu'ai-je entendu ! Quelle affreuse tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête !
165 Heureuse dans l'horreur des maux que je prévois,
Si je n'avais encor à trembler que pour moi !

SCÈNE VI.

Inès, dom Pedre, dom Fernand.

INÈS.

Ah ! Cher prince, apprenez tout ce que je redoute ;
Mais, faites observer qu'aucun ne nous écoute.

DON PEDRE.

Veillez-y, dom Fernand : Madame, quels malheurs
170 M'annonce ce visage inondé de vos pleurs ?
Parlez : ne tenez plus mon âme suspendue.

INÈS.

Cher prince, c'en est fait ; votre épouse est perdue.

DON PEDRE.

Vous perdue ! Et pourquoi ces mortelles terreurs ?

INÈS.

Voilà ces temps cruels, ces moments pleins d'horreurs
175 Qu'en vous donnant ma main, prévoyait ma tendresse.
Le roi vient d'arrêter l'hymen de la princesse :
Il va vous demander pour elle cette foi,
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.
Pour comble de malheur la Reine me soupçonne.
180 Si vous voyez la rage où son coeur s'abandonne
Et tout l'emportement de ce courroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux...
Eh ! Jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse ;
185 Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir,

Que par la seule mort qui peut nous désunir !

DON PEDRE.

Calmez-vous chère Inès ; votre frayeur m'offense.
Eh ! De qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi ?

INÈS.

190 Ah ! Prince, pensez-vous que je craigne pour moi ?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie :
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je sais ce que ma mort vous coûterait de pleurs ;
Et ne crains mes dangers, que comme vos malheurs.
195 Vous le savez : l'espoir d'être un jour couronnée,
Ne m'a point fait chercher votre auguste hyménée ;
Et quand j'ai violé la loi de cet état,
Qui traite un tel hymen de rebelle attentat :
Vous savez que pour vous, me chargeant de ce crime,
200 De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports, et le fer à la main,
Je vous ai vu tout prêt à vous percer le sein ;
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
Accuser en mourant ma timide tendresse :
205 C'est à ce seul péril que mon coeur a cédé.
Il fallait vous sauver ; et j'ai tout hasardé.
Je ne m'en repens pas. Le ciel que j'en atteste
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaud, je chérirais l'honneur
210 D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout vôtre bonheur.

DON PEDRE.

Ne doutez point Inès qu'une si belle flamme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon âme.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fîtes tout pour moi ; je ferai tout pour vous.
215 Ardent à prévenir, à venger vos alarmes,
Que de sang payerait la moindre de vos larmes !
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrez
Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrez.
Je puis contre la reine écouter ma colère ;
220 Et même le respect que je dois à mon père,
Si je tremblais pour vous...

INÈS.

Ah ! Cher prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
Pour prix de mon amour, rappelez-vous sans cesse
La grâce que de vous exigea ma tendresse.
225 Le jour heureux qu'Inès vous reçût pour époux,
Vous la vîtes, seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble et de m'être fidèle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle ;
Et dans quelque péril que me jeta ma foi,
230 De n'oublier jamais que vous avez un roi.

DON PEDRE.

Je ne vous promis rien ; et je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours, je vais tout hasarder ;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder.
235 Mais, s'il le faut, fuyez : que le plus sûr asile
Sur vos jours menacés me laisse un coeur tranquille.
Emmenez sur vos pas loin de ces tristes lieux
De notre saint hymen les gages précieux.
Aux ordres que j'attends je sais que ma réponse
240 Va soudain m'attirer la colère d'Alphonse.
Les Africains défaits, il ne me reste plus
Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus ;
Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tente,
Je ne saurais souscrire à l'hymen de l'infante.
245 Je connais de son coeur l'inflexible fierté :
Il voudra sans égard m'immoler au traité ;
Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
La reine pénétrait quel noeud sacré s'oppose...
J'en frissonne d'horreur, cher Inès ; mais le roi
250 Vous livrerait sans doute aux rigueurs de la loi ;
Et moi désespéré... fuyez, fuyez, madame ;
De cette affreuse idée affranchissez mon âme.
Fuyez...

INÈS.

Non. En fuyant, prince, je me perdrais ;
Ce qu'il nous faut cacher, je le décèlerais.
255 Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance ;
Dissipons les soupçons de nôtre intelligence ;
Ne nous revoyons plus ; et contraignant nos feux,
Réservez ces transports pour des jours plus heureux.

DON PEDRE.

J'y consens, chère Inès. Alphonse va m'entendre.
260 Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÈS.

Que me promettre, hélas ! De ma faible raison,
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom !

DON PEDRE.

Adieu ; reposez-vous sur la foi qui m'engage,
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
265 Séparons-nous.

INÈS.

J'ai peine à sortir de ce lieu ;
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

ACTE II

SCÈNE I.

Constance, Alphonse.

CONSTANCE.

Quoi ! Me flattai-je en vain, Seigneur, que ma prière
Touche un roi que je dois regarder comme un père ?
Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi,
270 Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi ?
Ne vaudrait-il pas mieux que de notre hyménée,
Lui-même impatient vint hâter la journée :
Qu'il en pressa les noeuds : et que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour.
275 À le précipiter qui peut donc vous contraindre ?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre ?
Je sais par quels serments ces noeuds sont arrêtez :
Mais le temps n'en est pas prescrit par les traités ;
Et mon frère chargea votre seule prudence
280 D'unir, pour leur bonheur, votre fils et Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, Madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure :
Mais de plus longs délais nous feraient trop d'injure ;
285 Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se rendre.
Le dessein en est pris ; et je lui vais apprendre...

CONSTANCE.

Ah ! De grâce, Seigneur, ne précipitez rien.
290 Entre vos intérêts, daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mère,
Vous m'avez toujours vue attentive à vous plaire ;
Si toute ma tendresse et mes respects profonds,
Et de fille et de père ont devancé les noms ;
295 Daignez attendre encore...

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sais à mon tour ce qu'il faut que je pense.

L'enfant est-il pour vous un objet odieux ?
Et ce prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre ?
300 Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre ?
J'ai peine à concevoir, Madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris ! Hélas, s'il pouvait l'être !
Si moins digne, Seigneur, du sang qui l'a fait naître,
305 Son hymen à mes vœux n'offrait pas un héros,
J'attendrais sa réponse avec plus de repos.
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous même,
Je ne la crains, Seigneur, que parce que je l'aime.
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret :
310 Quel autre confident plus tendre et plus discret,
Pourrait jamais choisir une si belle flamme ?
L'aspect de votre fils troubla d'abord mon âme.
Des mouvements soudains inconnus à mon cœur,
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur ;
315 Et vous jugez combien dans mon âme charmée
S'est accru cet amour, avec sa renommée.
Quand on vous racontait sur l'Africain jaloux
Tant d'exploits étonnants, s'il n'était né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appelais la victoire !
320 Par combien de soupirs célébrais-je sa gloire !
Enfin je l'ai revu triomphant ; et mon cœur
S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse, autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse :
325 Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je dévore en secret mes soupirs et mes pleurs :
Mais il me reste au moins une faible espérance
De trouver quelque terme à son indifférence :
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
330 Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, seigneur, ce jour, où plus heureuse,
Je fléchirai pour moi, son âme généreuse ;
Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
La honte d'un refus dont il faudrait mourir.

ALPHONSE.

335 Ma fille, car l'aveu que vous daignez me faire,
Vient d'émouvoir pour vous des entrailles de père.
Ces noms intéressants flattent déjà mon cœur ;
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.
Ne vous alarmez point d'un malheur impossible.
340 Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible ;
Et, quoique vous pensiez, vous verrez dès ce jour
Et son obéissance, et même son amour.
Je vais...

Un GARDE.

Le prince vient, Seigneur.

CONSTANCE.

Je me retire ;
Mais, si mes pleurs sur vous ont encore quelque empire...

ALPHONSE.

345 Cessez de m'affliger par cet injuste effroi ;
Et de vôtre bonheur reposez-vous sur moi.

SCÈNE II.

Alphonse, dom Pedre.

ALPHONSE.

Les peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince ; il est temps enfin que de plus douces fêtes,
Signalent cet hymen entre deux rois juré,
350 Digne prix des exploits qui l'ont trop différé :
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devrait presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos voeux des vertus, des appas,
Que l'univers entier ne rassemblerait pas.
355 Je m'étonne toujours que sur cette alliance ;
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impatience ;
Que, loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

DON PEDRE.

J'espérais plus, Seigneur, de l'amitié d'un père.
360 N'était-ce pas assez m'expliquer que me taire ?
J'ai crû sur cet hymen que mon roi voudrait bien
Entendre mon silence, et ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien !... À ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colère ;
365 Et si je m'en croyais... mais, Prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober vôtre âme au pouvoir de Constance,
D'opposer à ses yeux la farouche fierté
370 D'un coeur inaccessible aux traits de la beauté :
Mais vous figurez-vous que ces grands hyménées
Qui des enfants des rois règlent les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevez, veuillent l'aveu des coeurs ?
375 Non, prince, loin du trône un penser si bizarre ;
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare.
Nous sommes affranchis de la commune loi ;
L'intérêt des états donne seul notre foi.
Laissons à nos sujets cet égard populaire,
380 De n'approuver d'hymen que celui qui sait plaire,

D'y chercher le rapport des coeurs et des esprits :
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix ;
Il nous est glorieux qu'un hymen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

DON PEDRE.

385 C'est pousser un peu loin ces maximes d'État ;
Et je ne croirai point commettre un attentat,
De vous dire, Seigneur, que malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi :
390 Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un roi ;
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême,
Me doit-il en esclave arracher à moi-même ?
Déjà de mes discours frémit votre courroux :
Mais regardez, Seigneur, un fils à vos genoux :
395 Prêtez à mes raisons une oreille de père.
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mère,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon coeur
Votre foi m'engagea, me promit à sa soeur.
Je sais que les vertus, les traits de la princesse
400 Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse :
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret
Que le fonds de mon coeur vous oppose à regret ;
Et cependant il faut que je vous le révèle ;
Je sens trop que le ciel ne m'a point fait pour elle ;
405 Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers ; si depuis mon enfance
Vous pouvez vous louer de mon obéissance ;
Si par quelques vertus et par d'heureux exploits,
410 Je me suis montré fils du plus grand de nos rois,
Laissez aux droits du sang céder la politique.
Épargnez-moi de grâce un ordre tyrannique.
N'accablez point un coeur qui ne peut se trahir,
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

415 Je vous aime ; et déjà d'un discours qui m'offense,
Vous auriez éprouvé la sévère vengeance,
Si malgré mon courroux, ce coeur trop paternel
N'hésitait à trouver en vous un criminel :
Mais ne vous flattez point de cet espoir frivole,
420 Que mon amour pour vous balance ma parole.
Écouterais-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand par ses ambassadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
Eh ! Que devient des rois la majesté sacrée,
425 Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels :
Si leur trône n'est pas autant que les autels ;
Et si de leurs traités l'engagement suprême,
N'était pas à leurs yeux le décret de Dieu même !
Mais en rompant les noeuds qui vous ont engagé,
430 Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,
Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidèle ?
Que des fleuves de sang...

DON PEDRE.

Ah ! Seigneur, est-ce à vous !
 À craindre d'allumer un si faible courroux ?
 435 Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
 Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de combattre ?
 La victoire a toujours couronné vos combats ;
 Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
 Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes ?
 440 Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes ;
 Soumettez la Castille ; et que tous vos voisins
 Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
 Heureux, si je pouvais dans l'ardeur de vous plaire,
 Sceller de tout mon sang la gloire de mon père !

ALPHONSE.

445 Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
 Vous parlez en soldat, je dois agir en roi .
 Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire !
 Un jeune audacieux dont le coeur ne respire
 Que les sanglants combats, les injustes projets ;
 450 Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets.
 Je plains le Portugal des maux que lui prépare
 De ce coeur effréné l'ambition barbare.
 Est-ce pour conquérir que le ciel fit les rois ?
 N'aurait-il donc rangé les peuples sous nos lois
 455 Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie,
 Osât impunément se jouer de leur vie ?
 Ah ! Jugez mieux du trône ; et connaissez, mon fils,
 À quel titre sacré nous y sommes assis :
 Du sang de nos sujets, sages dépositaires,
 460 Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères ;
 Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
 Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux ;
 Ne connaître d'honneur que dans leur avantage :
 Et quand dans ses excès nôtre aveugle courage
 465 Pour une gloire injuste expose leurs destins,
 Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
 Songez-y : quand ma mort tous les jours plus prochaine,
 Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
 Rappelez ces devoirs et les accomplissez.
 470 Aujourd'hui mon sujet, dom Pedre, obéissez ;
 Et sans plus me lasser de vôtre résistance,
 Dégagez ma parole en épousant Constance,
 En un mot je le veux.

DON PEDRE.

Seigneur, ce que je suis,
 Ne me permet aussi qu'un mot,... je ne le puis.

La vers 446 est le même que le vers
 600 du Cid de Corneille et le vers 188
 d'Agnes de Chaillot de Biancoletti
 (1723), parodie d'Inès de Castro.

SCÈNE III.

Alphonse, dom Pedre, la Reine, Inès.

ALPHONSE.

475 Madame, qui l'eût crû ! Je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je désire ;
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir,
Cet inflexible orgueil que je n'osais prévoir.
Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
480 Il me couvre de honte, et vous et votre fille ;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtement.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse ?
Si de sa résistance il a quelque complice...

LA REINE.

485 Sa complice, Seigneur ; vous la voyez.

ALPHONSE.

Inès !

INÈS.

Moi ?

LA REINE.

Le prince séduit par ses faibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
Il immole ma fille à cet indigne amour.
490 J'en ai prévu l'obstacle ; et depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat toujours fixés sur elle,
M'en avaient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfidie, exposant mes douleurs,
J'étudiais ses yeux que trahissaient les pleurs ;
495 Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvrait assez l'objet de ma vengeance.
À peine je sortais ; tous deux ils se sont vus,
Ils se sont en secret long-temps entretenus ;
Et tous deux confirmant mes premières alarmes,
500 Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras...

INÈS au Roi.

C'est en vain qu'on m'accuse ; et vous ne croirez pas...

DON PEDRE.

Ne désavouez point Inès que je vous aime.
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même :
505 Mais, laissez sur moi seul tomber vôtre courroux.
Inès n'est point coupable ; et jamais...

ALPHONSE.

Taisez-vous.

À la Reine.

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

DON PEDRE.

510 Ô ciel ! En quelles mains l'allez-vous hasarder ?
Vous exposez ses jours...

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat ; je mets encore un terme à ma vengeance :
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus ;
Mais ce jour expiré, je ne vous connais plus.
515 Sortez.

DON PEDRE.

Ah ! Pour Inès tant de rigueur m'accable ;
Je sors...

À part.

Mais je crains bien de revenir coupable.

SCÈNE IV.

Alphonse, la reine, Inès.

ALPHONSE.

C'en est donc fait ; l'ingrat se soustrait à ma loi.
Que vais-je devenir ! Serai-je père ou roi !
Comment sortir du trouble où son orgueil me livre !
520 Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.

SCÈNE V.

La reine, Inès.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que coeurs désespérés ;
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondrez.
Quand le roi laisserait désarmer sa colère,
Vous ne fléchirez point une jalouse mère ;
525 Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide ;
Et le prince cruel qui nous ose outrager
530 Pourrait... vous pâlisser, à ce nouveau danger.
Tremblez : plus de vos coeurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCÈNE VI.

La reine, Inès, Constance.

LA REINE.

Ah ma fille ! ...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer ?
Madame, tout ici conspire à m'alarmer.
535 J'ai vu sortir le prince, enflammé de colère ;
Et la même fureur éclate au front du père.
De quels malheurs...

LA REINE.

Le prince ose vous refuser.
Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser.
Gardes, conduisez-la. Ma fille est outragée :
540 Mais dussai-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah ! Ne vous chargez pas de ces barbares soins.
Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins ?

ACTE III

SCÈNE I.

Alphonse, la reine.

ALPHONSE.

Oui ; qu'elle vienne, avant que mon coeur s'abandonne
Aux conseils violents que le courroux lui donne.
545 Il faut de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inès ; suivons ce que le ciel m'inspire ;
Dans le fond de son coeur je me promets de lire.
Madame, je l'attends, qu'on la fasse venir ;
550 Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh ! Peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle ?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle :
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir ;
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
555 Et plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis, pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avouer à regret :
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le prince ne suivant qu'un fol amour pour guide,
560 Va de ses entretiens goûter l'appas perfide.
Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
La laisserez-vous donc encor s'en applaudir ;
Au lieu d'intimider aux dépens de sa vie
Celles que séduirait son audace impunie ?
565 De la sévérité si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel serait le succès ?
Voulez-vous tous les jours qu'une fière sujette,
Des enfants de ses rois médite la défaite ;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains désirs,
570 Où le coeur imprudent vole aux premiers plaisirs,
Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ses souverains se choisisse une esclave ?
Délivrez vos enfants de ce funeste écueil ;
De ces fières beautés épouvantez l'orgueil ;
575 Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles
À respecter des coeurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulais la punir ; et mon premier transport
Avec vos sentiments n'était que trop d'accord :
Mais je ne suis pas roi pour céder sans prudence
580 Aux premiers mouvements d'une aveugle vengeance.
Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

SCÈNE II.

ALPHONSE.

Ô ciel, tu vois l'horreur du sort qui me menace !
Je crains toujours qu'un fils, consommant son audace,
585 Ne me réduise enfin à la nécessité
De punir malgré moi sa coupable fierté.
N'oppose point en moi le monarque et le père ;
Chasse loin de mon fils ce transport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux ;
590 Fais qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux ;
Qu'il perde son amour, en perdant l'espérance.
Protège, juste ciel, daigne aider ma prudence.

SCÈNE III.

Alphonse, Inès.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inès. Peut-être attendez-vous,
Un rigoureux arrêt dicté par le courroux.
595 Vous jetez la discorde au sein de ma famille ;
Contre le Portugal vous armez la Castille,
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'alarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
600 Que d'un fils indiscret vous approuviez la flamme ;
Ni qu'en entretenant ses transports furieux,
Vôtre coeur ait eu part au crime de vos yeux ;
Je ne punirai point des malheurs, que peut-être,
Malgré votre vertu vos charmes ont fait naître :
605 Quoiqu'il en soit enfin, je veux bien l'ignorer.
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INÈS.

Je l'ai bien crû, seigneur, d'un monarque équitable,
Qu'il ne se plairait pas à me croire coupable ;
Que lui-même plaignant l'état où je me vois,
610 Ne m'accablerait point...

ALPHONSE.

Inès, écoutez moi.

De vos nobles ayeux je garde la mémoire :
 Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire :
 Votre sang illustré par cent fameux exploits,
 Ne le cède en ces lieux qu'à celui de vos rois.
 615 Sur tout à votre aïeul, guide de mon enfance,
 Je sais ce que mon coeur doit de reconnaissance.
 C'est ce sage héros qui m'apprit à régner ;
 Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
 Comme on doit soutenir le poids d'une couronne,
 620 Pour mériter les noms que l'univers me donne.
 D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
 Plus vous voyez combien je craindrais d'être ingrat.
 Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
 Que dès mes jeunes ans je dûs à sa vieillesse ;
 625 Et vous même jugez par d'illustres effets
 Si je sais au service éгалer les bienfaits.
 Rodrigue est de mon sang, il vous aime, Madame !
 Il m'a souvent pressé de couronner sa flamme.
 Je vous donne à ce prince, et par un si beau don
 630 Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.
 Mes peuples par le rang où ce choix vous appelle
 Connaîtront de quel prix m'est un ami fidèle.
 Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
 Que qui forme les rois, est presque leur égal.

INÈS.

635 Des services des miens vantez moins l'importance,
 L'honneur de vous les rendre en fût la récompense :
 S'ils ont versé leur sang, il était votre bien ;
 Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
 Mais si trop généreux, votre bonté suprême
 640 Voulait en moi, Seigneur, payer leur devoir même,
 Je vous demanderais pour unique faveur
 De me laisser toujours maîtresse de mon coeur.
 Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre ;
 Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.
 645 Eh ! Que me serviraient les honneurs éclatants
 D'un hymen que jamais l'amour...

ALPHONSE.

Je vous entends,

Superbe ; ce discours confirme mes alarmes.
 Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
 Quoi ! C'est donc pour mon fils que vous vous réservez !
 650 Et c'est contre son roi, vous, qui le soulevez ?
 Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
 Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
 Je gêne de vos feux, l'ambitieuse ardeur.
 Mon fils doit avec vous partager sa grandeur ;
 655 Et le rebelle en proie à l'amour qui l'entraîne,
 Ne brûle d'être roi que pour vous faire reine.
 Que sais-je même encor si plus impatient,

Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'aurait point réglé sa destinée,
660 Et bravé les dangers d'un secret hyménée !

INÈS.

Ô ciel ! Que pensez-vous ?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'osiez,
Si d'un noeud criminel je vous savais liés,
Téméraire, tremblez ; n'espérez point de grâce ;
L'opprobre et le supplice expieraient votre audace.
665 C'est votre même aïeul dont je vante la foi,
Qui pour l'honneur du trône en a dicté la loi,
Et jusques sur son sang, s'il se trouvait coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il semblait qu'il prévit l'objet de mon courroux,
670 Et qu'il faudrait un jour le signaler sur vous.
Inès, si vous osiez justifier ses craintes !
C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je suivrais ses conseils.

SCÈNE IV.

La reine, Alphonse, Inès.

LA REINE.

675 Ah ! Seigneur, prévenez la dernière disgrâce ;
Le coupable dom Pedre est déjà dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtés s'élève une clameur rebelle ;
680 Chaque moment grossit la troupe criminelle ;
Tous jurent de le suivre ; et leurs cris aujourd'hui
Ne reconnaissent plus de souverain que lui.
De ce palais sans doute ils vont forcer la garde.

ALPHONSE.

685 Ciel ! À cet attentat faut-il qu'il se hasarde !
Malheur que je n'ai pu prévoir, ni prévenir !
C'en est fait. Allons donc me perdre ou le punir.

À la Reine.

Vous, retenez Inès.

SCÈNE V.
La reine, Inès.

LA REINE.

Voilà donc vôtre ouvrage,
Perfide !

INÈS.

Épargnez-vous la menace et l'outrage.
Madame, puis-je craindre un impuissant courroux,
690 Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous.
Hélas ! D'Alphonse seul le sort vous inquiète.
Si dom Pedre périt, vous êtes satisfaite.
L'un et l'autre péril accable mes esprits ;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils.
695 Quelque succès qu'il ait ; qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure ;
Et c'est la même peine à ce coeur abattu
D'avoir à regretter sa vie, ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
700 Cruelle ; quand c'est vous qui le forcez au crime ?
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que du moins par l'espoir vous avez enhardi ?
Mais que fais-je ! Pourquoi perdre ici les paroles ?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles ;
705 Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins,
On vous aime, il suffit ; je ne vous hais pas moins.
De dom Pedre et de vous mes malheurs sont le crime,
Puissez-vous l'un et l'autre en être la victime.
Quel bruit entends-je, ô ciel ! C'est l'infant que je vois :
710 Ô désespoir ! Sachons ce que devient le roi.

SCÈNE VI.

Don Pedre, Inès.

DON PEDRE, l'épée à la main .

Enfin, à la fureur d'une fière ennemie
Je puis, ma chère Inès, dérober vôte vie ;
Venez...

INÈS.

Qu'avez-vous fait, Prince ; et faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir vôte devoir ?
715 Quoi ! Don Pedre, l'objet d'une flamme si belle,
N'est plus qu'un fils ingrat et qu'un sujet rebelle !
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien ?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
Mais qu'aperçois-je ! Ô ciel ! Quel sang teint cette épée !
720 J'en frémis ; dans quel sein l'auriez-vous donc trempée !

DON PEDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur.
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du palais dès que j'ai vu mon père
À nos premiers efforts opposer sa colère,
725 J'ai fui de sa présence, et quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins ;
Et sur quelques soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INÈS.

Non, ne l'espérez pas.
730 Prince, je crains le crime et non point le trépas.
Dans ce désordre affreux, je ne puis vous entendre.
Allez à votre père, et courez le défendre.
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux ;
Méritez votre grâce, ou mourez à ses yeux.
735 Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable,
À vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

DON PEDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sureté.
Je ne crains que pour vous un monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace ;
740 Et je reviens alors lui demander ma grâce.
J'écoute jusques-là l'inflexible courroux ;
Et ne puis rien sur moi, tant que je crains pour vous.

INÈS.

Ah ! Par tout ce qu'Inès eût sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
745 Allez désavouer de coupables transports ;
Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.

Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux, et j'y suis votre otage.

DON PEDRE.

Quoi ! Barbare, osez-vous refuser mon secours ?

SCÈNE VII.

Constance, dom Pedre, Inès.

CONSTANCE.

750 Ah ! Don Pedre fuyez ; il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse ; et sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence.
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté.
755 Tout est paisible. Il vient ; et sa colère aigrie
S'il vous voit...

DON PEDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse princesse ? Et par quelle bonté
Prendre un soin que dom Pedre a si peu mérité ?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure ;
760 Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de temps ; hâtez vous et fuyez ;
Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale...
Fuyez, vous dis-je encor, fut-ce avec ma rivale.
765 Ô ciel ! Le roi paraît.

SCÈNE VIII.

**Alphonse, Constance, dom Pedre, Inès, la
reine.**

ALPHONSE, sans voir dom Pedre

Oui, trop coupable fils,
De ta rébellion tu recevras le prix.
Rien ne peut te sauver... mais je vois le perfide.
Eh bien ! Ton bras est-il tout prêt au parricide ?
Traître, rend ton épée, ou m'en perce le sein.
770 Choisi.

DON PEDRE.

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible ;
Je ne connais que trop votre coeur inflexible ;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir et mes jours.
775 Disposez-en, Seigneur : mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime et l'innocence.
C'est pour sauver Inès que je m'étais armé ;
J'en ai cru sans égard mon amour alarmé ;
Et je la dérobaï au sort qui la menace,
780 Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir ; et bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnaissez du moins ce courage héroïque.
Délivrez-la, Seigneur, d'une main tyrannique
785 Qui pourrait...

ALPHONSE.

Tu devrais t'occuper d'autres soins.
Tu la servirais mieux en la défendant moins.
Crains pour elle et pour toi...

DON PEDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon supplice.
Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
790 Que tant que je respire, il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée ;
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée ;
Le peuple malgré vous peut briser ma prison.
Je ne connaîtrais plus ni devoir ni raison ;
795 Par des torrents de sang, s'il fallait les répandre,
J'irais venger Inès, n'ayant pu la défendre ;
Dans mes transports cruels renverser tout l'État ;
Punir sur mille coeurs cet énorme attentat ;
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
800 N'excepte que vos jours et ceux de la princesse.

ALPHONSE.

Gardes, délivrez-moi de cet emportement ;
Et qu'il soit arrêté dans son appartement.
Fils ingrat et rebelle, où réduis-tu ton père ?
Faudra-t-il immoler une tête si chère !

À la Reine.

805 Rentrez avec Inès.

À Constance.

Ne suivez point mes pas.
Dans ces affreux moments je ne me connais pas.

ACTE IV

SCÈNE I.

ALPHONSE, à un garde.

Qu'on m'amène mon fils. Que mon âme est émue !
 Quel sera le succès d'une si triste vue !
 Si toujours inflexible il brave encor mes lois,
 810 Je vais donc voir mon fils pour la dernière fois.
 N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance ;
 N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance ;
 Et formé sur mes pas au mépris du repos,
 Ne l'ai-je vu si tôt égaler les héros,
 815 Que pour avoir à perdre une tête plus chère !
 N'était-il donc, ô ciel, qu'un don de ta colère !
 Seul, tu me consolais, mon fils ; et sans chagrin,
 Je sentais de mes jours le rapide déclin :
 Dans un digne héritier je me voyais renaître :
 820 Je croyais à mon peuple élever un bon maître ;
 Et de ton règne heureux, présageant tout l'honneur,
 D'avance je goûtais ta gloire et leur bonheur !
 Que devient désormais cette douce espérance !
 Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance.
 825 Ton père et tes sujets vont te perdre à la fois ;
 Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois.
 Ta mort ! Et cet arrêt sortirait de ma bouche !
 La nature frémit d'un devoir si farouche.
 Je dois te condamner : mais mon cœur combattu
 830 Ressent l'horreur du crime en suivant la vertu.
 Je ne sais quelle voix crie au fonds de mon âme,
 Te justifie encor par l'excès de ta flamme ;
 Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
 Que les plus furieux sont les moins criminels.
 835 J'ai du moins reconnu que malgré ton ivresse,
 Tu n'as point pour ton père étouffé ta tendresse :
 J'ai vu qu'au désespoir de me désobéir,
 Tu mourais de douleur, sans pouvoir me haïr.
 Mais de quoi m'entretiens-je ? Et que prétends-je faire ?
 840 Au mépris de mon rang ne veux-je être que père ?
 Ah ! Ce nom doit céder au nom sacré des rois.
 Quittons le diadème, ou vengeons-en les droits.
 En pleurant le coupable, ordonnons le supplice ;
 Effrayons mes sujets de toute ma justice ;
 845 Et que nul ne s'expose à sa sévérité,

En voyant que mon fils n'en n'est pas excepté.

SCÈNE II.
Alphonse, dom Pedre.

ALPHONSE.

Le conseil est mandé, prince, je vais l'entendre.
Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre ;
Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
850 C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grâce.
L'obéissance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il est, ce coeur parle pour vous ;
Et je sens que l'amour y suspend le courroux,
855 Achevez de le vaincre. Un repentir sincère
Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un père.
C'est moi qui vous en prie ; et dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin : dégagez ma promesse.
860 Il faut aujourd'hui même épouser la princesse ;
Et si vous refusez ce noeud trop attendu,
J'en mourrai de douleur ; mais vous êtes perdu.

DON PEDRE.

Connaissez votre fils, Seigneur : malgré son crime,
Il tient encor de vous un coeur trop magnanime.
865 Les plus affreux périls ne sauraient m'ébranler.
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisaient trembler.
Je ne crains point la mort ; et ce que n'a pu faire
L'amour et le respect que je porte à mon père,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
870 Voila mes sentiments ; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh ! Pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine !
Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
875 Tout prêt à me percer d'un poignard parricide.
Rafferme ma justice encore trop timide ;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

DON PEDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

DON PEDRE.

880 Que faut-il ?

ALPHONSE.

Obéir.

DON PEDRE.

Elle m'est donc ravie.
Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE, aux gardes.

Faites entrer les grands ; et vous, Prince, sortez.

SCÈNE III.

**Alphonse, Rodrigue, Henrique, et les autres
grands du conseil .**

ALPHONSE.

Que chacun prenne place. Hélas ! À mes alarmes
Je vois que tous les yeux donnent déjà des larmes.
885 D'un trouble égal au mien vous paraissez saisis ;
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons vous et moi d'une vaine tristesse.
Que la seule justice ici soit la maîtresse.
Ceux que le ciel choisit pour le conseil des rois,
890 N'ont plus rien à pleurer que le mépris des lois.
Vous savez que l'infant par un refus rebelle,
Des traités les plus saints rompt la foi solennelle,
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain,
A forcé ce palais les armes à la main ;
895 Que content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laissait en proie à ce peuple perfide
Qui promettait ma tête et mon trône à l'ingrat,
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur souveraine ;
900 Vous avez vu le crime ; ordonnez-en la peine.
Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrais-je, seigneur ?
Je vous ai pour Inès fait connaître mon cœur.
Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurais obtenue ;
905 L'infant seul, de ma flamme, est l'obstacle fatal ;
Et vous me commandez de juger mon rival !
Consultez seulement votre propre clémence.
Ce que vous ressentez, vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
910 Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir ?
Pardonnez mes transports ; mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'empire avec sa décadence :
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si vôtre grand nom doit s'accroître ou tomber.

915 Eh ! Quel autre après vous en soutiendrait la gloire ?
 Qui, sous nos étendards, fixerait la victoire ?
 Vous ne l'avez point vu : mais vos regards surpris
 Auraient à tous ses coups reconnu votre fils ;
 Et sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
 920 Dans ses moindres exploits, trouvé de quoi l'absoudre.
 Il ose, dites-vous, violer les traités ;
 Mais les traités des rois sont-ils des cruautés ?
 Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille
 Immoler sans pitié votre propre famille ?
 925 N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empressements
 Avec assez d'éclat dégagé vos serments ?
 Croyez que Ferdinand rougirait si Constance
 Ne tenait un époux que de l'obéissance,
 Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
 930 Et lui promet partout des sceptres et des coeurs.
 Il force le palais : je conviens de son crime :
 Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
 Il n'en veut point au trône ; il respecte vos jours ;
 Au seul danger d'Inès il donne son secours.
 935 Amant désespéré plutôt que fils rebelle,
 Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle !
 Daignez lui rendre Inès ; vous retrouvez un fils,
 Touché de vos bontés, et d'autant plus soumis.
 Je dirai plus encor : s'il le faut, qu'il l'épouse.
 940 Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse ;
 Mais dussai-je en mourir, sauvez votre soutien ;
 Sa vie est tout, Seigneur, et la mienne n'est rien.

ALPHONSE.

Je reconnais mon sang. Cet effort magnanime,
 Même, en vous abusant, est bien digne d'estime.
 945 Votre coeur à sa gloire immole son repos ;
 Et vous prononcez moins en juge qu'en héros.
 Mais écoutons Henrique.

HENRIQUE.

Hélas ! Que puis-je dire ?
 Dans le trouble où je suis, à peine je respire.
 Oui, seigneur ; et vos yeux, s'ils voyaient mes douleurs,
 950 Entre dom Pedre et moi partageraient leurs pleurs.
 Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie ;
 Par le fer africain elle m'était ravie,
 Si ce généreux prince, ardent à mon secours,
 Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
 955 C'est donc pour le juger que son bras me délivre !
 À mon libérateur, ciel pourrais-je survivre !
 Plus qu'à son père même il m'est cher aujourd'hui ;
 Il tient de vous la vie, et je la tiens de lui.
 Je sais pourtant, Seigneur, que la reconnaissance
 960 Du devoir d'un sujet jamais ne nous dispense.
 Ce sacré tribunal ne m'offre que mon roi ;
 Et je ne vois ici que ce que je vous dois.
 C'est ma sincérité. Vous l'allez donc connaître.
 Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point traître.
 965 Don Pedre par son crime a mérité la mort ;
 Et les lois, malgré nous, décident de son sort.

La majesté suprême une fois méprisée,
Sans le sang criminel ne peut être apaisée ;
Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
970 Sont ceux de vôtre rang, et ne sont point à vous.
Quoique d'un tel arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les rois du monde.
Je n'ose dire plus...

ALPHONSE.

Achève.

HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien ; tu le dois.

HENRIQUE.

J'obéis.

975 S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne règnerez plus qu'au gré de son caprice.
Le peuple qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
980 Va livrer tout l'État aux discordes civiles.
Vous verriez tous les coeurs appuyer ses projets ;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il aurait les sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête.
Il a sauvé mes jours, et je proscriis sa tête !
985 Mais je dois à mon roi de sincères avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE.

De la foi d'un sujet, ô prodige héroïque !
Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Henrique !
Je vois ce qu'il t'en coûte ; et tu m'apprends trop bien,
990 Qu'où la justice parle on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon coeur sur la nature même.

Aux autres conseillers.

Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir en plaignant mes malheurs.
995 Je condamne mon fils ; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie ;
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
Si je n'étais que père, il serait pardonné.
Consolez-vous. Songez que ma prompte vengeance
1000 Délivre vos enfants d'une injuste puissance ;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la loi ;
Et qu'un sujet rebelle est tyran, s'il est roi.
L'arrêt en est porté. Que chacun se retire ;
Et vous de son destin, Mandoce, allez l'instruire.

SCÈNE IV.

ALPHONSE.

- 1005 Mais quel sera le mien ? Malheureux, qu'ai-je fait !
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait ?
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté romaine !
Sévère Manlius, inflexible Brutus,
1010 N'ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un arrêt que mon coeur désavoue.
Eh bien ! Que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné ! Mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCÈNE V.

Alphonse, Constance, la Reine.

CONSTANCE.

- 1015 Seigneur, le croirons-nous ce jugement barbare ?
Tout le conseil en pleurs d'avec vous se sépare.
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu.
Vous avez condamné votre fils ! ...

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer ? Ciel ! Et puis-je l'entendre.

LA REINE.

- 1020 Quels supplices cruels pour un père si tendre !
Et faut-il que l'infant par sa témérité
Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité.
De...

ALPHONSE.

- Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame ? Quand j'ai fait ce que je devois faire,
1025 Quand malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mere.
Je vais le pleurer seul.

SCÈNE VI.

Constance, la Reine.

CONSTANCE.

Ah ! Si je vous suis chère,
Madame, profitez de cet heureux moment ;
1030 Redoublez par vos pleurs son attendrissement ;
Sauvez un malheureux du coup qui le menace ;
Allez ; parlez ; pressez ; vous obtiendrez sa grâce.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès ;
Et fiez-vous à moi de vos vrais intérêts.

SCÈNE VII.

CONSTANCE.

1035 Garde, cherchez Inès ; qu'un moment on l'amène.
Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.

Le garde sort.

Il le faut ; pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours ;
Heureuse qu'il vécut, fut-ce pour elle-même,
1040 Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCÈNE VIII.

Constance, Inès.

CONSTANCE.

Don Pedre est condamné, Madame.

INÈS.

Ô désespoir !

CONSTANCE.

Vous savez mon amour ; et vous avez pu voir
Que malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connais encor d'autre bien que sa vie.
1045 La reine va tâcher de fléchir un époux.
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux :
Mais quel faible secours contre un roi si sévère !
Si pour le mieux servir, votre amour vous éclaire,
Vous savez quels amis peuvent s'unir pour lui,
1050 Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui ;
Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,

Tout ce que vous feriez, si vous n'étiez captive ;
Vos conseils sont des lois que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÈS.

1055 Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre.
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.
Le prince ne vous doit paraître qu'un ingrat ;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat ;
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale ;
1060 Cependant...

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
Le prince nous est cher ; songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver.

INÈS.

Ce discours généreux raffermi ma constance.
Il me reste, Madame, encor une espérance.
1065 Vous seule auprès du Roi, m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes desseins préparer le succès.
La reine arrêterait ce que j'ose entreprendre.
Parlez vous-même au Roi ; qu'il consente à m'entendre.
J'espère, en le voyant, désarmer son courroux.
1070 Je sauverai le prince ; et peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zèle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
1075 Rentrez. Je vais au roi faire parler mes larmes ;
Puisse aujourd'hui le ciel vous prêter d'autres armes.
Qu'il redonne le prince à nos vœux pressés ;
Il n'importe pour qui ; qu'il vive ; c'est assez.

ACTE V

SCÈNE I.

La reine, Constance.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu ? Vous êtes outragée,
1080 Ma fille, et vous semblez craindre d'être vengée !
Quels sont donc vos desseins ? Et pour quels intérêts
Prétendez vous qu'Alphonse écoute encor Inès ?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle ;
1085 Vous exposer à voir deux amants odieux
De vos maux et des miens triompher à nos yeux ?

CONSTANCE.

Ah ! Sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse.
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits,
1090 Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
Ses peuples bénissaient les dons de la Castille ;
Leurs cris remplissaient l'air des plus tendres souhaits ;
Ils croyaient avec moi voir arriver la paix.
1095 Quelle paix, juste ciel ! Quelle paix sanguinaire !
Je leur apportais donc la céleste colère !
Je venais diviser les coeurs les plus unis,
Et par la main du père assassiner le fils !
Quoi leurs pleurs désormais accuseraient Constance
1100 De la mort d'un héros leur unique espérance !
Hélas ! Ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs.
Je n'ose me flatter du succès qu'elle espère ;
Mais, Madame, à ce prix qu'elle me serait chère !

LA REINE.

1105 Et moi dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes ;
Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
Et comment d'un autre oeil verrais-je l'inhumain,
1110 Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain ?
Don Pedre a pu lui seul vous faire cet outrage.

C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas ;
Et je voudrais payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

1115 Vous voulez donc le mien ?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore ?

CONSTANCE.

Oui : tout ingrat qu'il est, Madame, je l'adore.
Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur ;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon coeur.

LA REINE.

Il en est plus coupable. Ô fille infortunée !
1120 À quels affreux destins êtes-vous condamnée !
Je ne sais ce qu'Inès peut attendre du roi ;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi.
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse ;
S'il pouvait de l'ingrat révoquer le supplice,
1125 Croyez que du succès qu'Inès ose tenter,
Son orgueil n'aurait pas longtemps à se flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus et se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah ! Par pitié pour moi, sauvez ces malheureux.

LA REINE.

1130 C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que vôtre amour aigrisse mes alarmes !

SCÈNE II.

Alphonse, la Reine, Constance.

ALPHONSE.

Princesse, je n'ai pu résister à vos larmes.
Je vais entendre Inès ; on la conduit ici :
Mais elle espère en vain... laissez-moi ; la voici.

LA REINE.

1135 Songez en l'écoutant qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE.

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable.

SCÈNE III.

Alphonse, Inès, un garde.

INÈS.

C'est, je n'en doute point, pour la dernière fois
Que j'adresse à mon prince une timide voix.
1140 Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce garde
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille dès ce moment...

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

Au garde.

Faites ce qu'elle veut.

INÈS, au garde.

Revenez sans tarder.

SCÈNE IV.

Alphonse, Inès.

INÈS.

Vous l'avez condamné, Seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime ;
1145 Et ce front tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.
Vous ne l'écoutez point. L'inflexible justice
De tous vos sentiments obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des destins les plus chers,
1150 D'une vertu si ferme étonner l'univers.
Soyez juste : des rois c'est le devoir suprême :
Mais le crime apparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas ;
À ces titres, Seigneur, votre fils ne l'est pas.
1155 Si malgré les traités il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce palais, les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son souverain.
Il vous pouvait d'un mot prouver son innocence ;
1160 Mais il croît me devoir ce généreux silence ;
Et, pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce,
1165 Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux
Le devoir les a faits ; le prince est mon époux.

ALPHONSE.

Mon fils est votre époux ! Ciel, que viens-je d'entendre !
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre ?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
1170 Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon coeur ?

INÈS.

Ah ! Seigneur, mon aveu ne cherche point de grâce.
D'un plus heureux succès j'ai flatté mon audace ;
Et je ne prétends rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable, et sauver l'innocent.
1175 Seule, j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable ;
J'ai mérité la mort : mais, Seigneur, cette loi
N'engageait point le prince, et ne liait que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
1180 Par le péril pressant dont il fallait défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvait seul secourir.
À mes propres regards j'en suis moins criminelle ;
Mais aux vôtres, Seigneur, je suis une rebelle
1185 Sur qui ne peut trop tôt tomber votre courroux,
Trop flattée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie ;

Pour le sauver encore Inès se sacrifie :
Je me livre sans craindre, aux plus sévères lois ;
1190 Heureuse, d'avoir pu vous le sauver deux fois !

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me surprendre,
Même de vos vertus je saurai me défendre ;
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois ;
Et je satisferai mes serments et les lois.

SCÈNE V.

**Alphonse, Inès ; et ses deux enfants amenés
par une gouvernante .**

INÈS.

1195 Eh bien, seigneur, suivez vos barbares maximes ;
On vous amène encor de nouvelles victimes.
Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux.
Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître :
1200 Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnaître :
Consommez votre ouvrage ; et que les mêmes coups
Rejoignent les enfants, et la femme et l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je ! Et quels discours ! Que d'horreurs
J'envisage !

INÈS.

Seigneur, du désespoir ; pardonnez le langage.
1205 Tous deux à votre trône ont des droits solennels.
Embrassez, mes enfants, ces genoux paternels.
D'un oeil compatissant, regardez l'un et l'autre ;
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
1210 La grâce d'un héros, leur père et votre fils.
Puisque la loi trahie, exige une victime,
Mon sang est prêt, Seigneur, pour expier mon crime.
Épuisez sur moi seule un sévère courroux ;
Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux ;
1215 Il mourrait de douleur ; et je me flatte encore,
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE, au garde.

Allez chercher mon fils. Qu'il sache qu'aujourd'hui
Son père lui fait grâce, et qu'Inès est à lui.

INÈS.

Juste ciel ! Quel bonheur succède à ma misère ?
1220 Mon juge en un instant est devenu mon père !
Qui l'eût jamais pensé, qu'à vos genoux, Seigneur,
Je mourrais de ma joie, et non de ma douleur !

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfants que j'embrasse
Me font déjà goûter les fruits de votre grâce :
1225 Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les serments, plus puissants que les lois.
Jouissez désormais de toute ma tendresse.
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laisse.

INÈS.

Quel trouble ! Que deviens-je ! Et qu'est-ce que je sens ?
1230 Des plus vives douleurs quels accès menaçants !
Mon sang s'est tout à coup enflammé dans mes veines.
Éloignez mes enfants ; ils irritent mes peines.
Je succombe ; j'ai peine à retenir mes cris.
Hélas ! Seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils.

ALPHONSE.

1235 Ah ! Je vois trop d'où part cet affreux sacrifice
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux, où fuirai-je ! Et de tant d'attentats...

SCÈNE VI.

Alphonse, Inès, dom Pedre.

DON PEDRE, sans voir Inès.

Seigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi...

DON PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploie
1240 Et ma reconnaissance et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès !

ALPHONSE.

Prince trop malheureux !
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux.
Tu la vois expirante.

**DON PEDRE, tombant entre les bras de dom
Fernand.**

Ah ! Tout mon sang se glace.

INÈS, à dom Pedre.

J'éprouve en même-temps mon supplice et ma grâce ;
1245 Cher prince ; je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort,
Je me vois votre épouse avec l'aveu d'un père ;
Et que ma mort lui coûte une douleur sincère.

DON PEDRE.

Votre mort ! Que deviens-je, à ces tristes accents !
1250 Quel affreux désespoir a ranimé mes sens !
Inès, ma chère Inès, pour jamais m'est ravie !
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

ALPHONSE.

Ah ! Mon fils, arrêtez.

DON PEDRE.

Pourquoi me secourir ?
Soyez encor mon père en me laissant mourir.

Se jetant aux pieds d'Inès.

1255 Que j'expire à vos pieds ; et qu'unis l'un à l'autre,
Mon âme se confonde encore avec la vôtre.

INÈS.

Non, cher prince, vivez. Plus fort que vos malheurs,
D'un père qui vous plaint, soulagez les douleurs.
Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
1260 Vous demande le prix des vertus de l'infante.
Par ses soins généreux, songez que vous vivez.
Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés !
Plus heureuse que moi... consolez votre père !
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chère.
1265 Aimez nos chers enfants ; qu'ils soient dignes... je meurs.
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs !

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillissés ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].